

à trente pieds. Les paysans la considéraient avec un étonnement égal à celui des Hottentots. Ayant offert à un des premiers de conduire l'eau de deux sources sur son terrain pourvu qu'il y semât du blé, il ne put le décider à prendre ce parti. Ce fainéant répondit que c'était peine inutile; il aimait mieux envoyer acheter de la farine à une distance de cinq journées de marche, plutôt que de labourer la terre.

Les missionnaires rencontrèrent à Graaf-Reynet, où ils arrivèrent le 1^{er} mai, M. Burchel, savant naturaliste qui avait parcouru le pays plus au nord. Il leur donna d'excellentes indications sur l'intérieur de l'Afrique méridionale, et sur la route qu'ils devaient suivre. M. Campbell vit un jeune lion qu'un esclave du landdrost lui amena. Un paysan du voisinage avait récemment tué d'un coup de fusil un lion. Aussitôt la lionne furieuse, s'élança hors de son antre, et étendit cet homme à terre; elle commençait à le déchirer, lorsque le frère du paysan, qui était à peu de distance, perça d'un coup de fusil la gorge à la bête qui tomba. Le pauvre diable qu'elle tenait sous ses griffes, fut ainsi arraché à la mort, mais il était cruellement maltraité. Ce fut de cette manière que l'on eut le lionceau.

On partit de Graaf-Reynet le 11; on franchit ensuite le Sneuwberg; le 17 on visita une caverne

profonde, située au milieu de ces montagnes; on eut des peines infinies à parvenir à son ouverture, tant les rochers étaient escarpés et glissants. Des centaines de chauve-souris endormies garnissaient la voûte de cette grotte immense. La lumière des flambeaux en éveilla plusieurs; en s'envolant, elles manquèrent de les éteindre. On enfonçait jusqu'aux genoux dans leur fiente, qui probablement s'accumule depuis des siècles. Les chauve-souris dorment suspendues par les pieds; elles étaient si serrées les unes contre les autres, qu'au premier coup-d'œil on les aurait prises pour des sculptures.

On atteignit le même jour la dernière maison habitée de ce côté par des blancs. Le soir on fit halte dans une vallée qui, suivant la remarque des paysans, méritait d'être appelée le val aux lions, parce que ces animaux y sont très-communs.

Le lendemain M. Campbell ayant grimpé sur une colline pour examiner le pays; un missionnaire, des paysans et un Hottentot armé, ne tardèrent pas à le rejoindre pour lui dire qu'il était très-dangereux d'aller seul dans des endroits semblables, parce que les Boschismen pouvaient s'y cacher dans les rochers. Dès que le soleil fut couché, on commença dès ce jour à faire bonne garde. M. Campbell ayant observé que les Hot-

tentots portaient principalement leur attention sur le côté du chariot qui était sous le vent, leur en demanda la raison, et apprit qu'un lion ou un Boschismen n'attaquent jamais du côté du vent, parce que les chiens qui les sentiraient donneraient bientôt l'alarme.

En approchant d'une fontaine que l'on avait dessein de bien examiner pour juger si l'emplacement convenait à l'établissement d'une mission, deux cavaliers s'avancèrent à la hâte vers les chariots : « Aussitôt, dit M. Campbell, notre conducteur s'écria qu'ils avaient vu un lion; il s'en apercevait à leurs figures; quant à nous qui n'avions pas la vue aussi perçante que les Hottentots, nous ne pouvions à une si grande distance distinguer les traits de ces deux hommes. Quand ils arrivèrent, ils nous apprirent que deux lions étaient couchés un peu plus bas dans des roseaux. Tous les chariots gagnèrent sur-le-champ une montée opposée à l'endroit où étaient les animaux; puis on arrêta les roues avec des chaînes, de crainte que les bœufs effrayés par la présence des lions ne se missent à courir. Treize hommes s'approchèrent à cent cinquante pieds des lions et leur lâchèrent à la fois une décharge de leurs armes; le mâle, qui probablement n'était que légèrement blessé, s'enfuit, la lionne l'était si grièvement qu'elle resta sur place; les chiens

coururent à elle en aboyant beaucoup, mais ils en restèrent éloignés d'une vingtaine de pieds. Une seconde décharge l'acheva; elle était grande et grasse; elle fut écorchée à l'instant. On trouva sous sa peau une balle qui devait l'avoir frappée depuis bien long-temps, puisque la blessure était cicatrisée.

« Nous fîmes halte près de la fontaine, l'eau n'en était pas assez abondante pour que l'on pût arroser un grand terrain. Tandis que, pendant le souper, nous discourions sur les lions et les chasseurs, nous entendimes tout-à-coup à peu de distance derrière notre tente d'horribles rugissemens, c'était probablement le lion mâle qui cherchait sa femelle. Les paysans me dirent que s'il trouvait son cadavre, il le dévorerait; ils m'assurèrent, chose affreuse à raconter, que les Boschismen jetaient souvent leurs enfans au lion, pour se préserver eux-mêmes, ce qui avait beaucoup augmenté l'appétit de cet animal pour la chair humaine, notamment pour celle des Boschismen, et à un tel point que si un lion trouvait un blanc et un Boschismen couchés ensemble, il ne prendrait que celui-ci. On dit qu'à présent ces bêtes féroces tuent plus de Boschismen que de moutons.

« Un jour un lion saisit un Hottentot par le bras; mais le chien de l'homme ayant pris le lion par la patte, celui-ci fut obligé de lâcher prise,

pour chasser le chien, et le Hottentot échappa ainsi à la mort. »

Le 20 les missionnaires se séparèrent de quelques-uns de leurs amis qui les avaient accompagnés, et entrèrent dans les plaines du pays des Boschismen. On y reçut la visite d'une famille de ce peuple; elle était composée du père, de ses deux fils et de la femme de l'un d'eux, portant son enfant âgé d'environ dix mois. Pendant que l'on s'entretenait avec eux, deux lions se montrèrent à peu de distance, ils furent d'abord aperçus par les Boschismen qui en sont très-effrayés. Ils dirent que peu de temps auparavant, un lion avait enlevé un homme de sa cabane, l'avait dévoré; on envoya un détachement pour chasser ceux que l'on voyait, il en vint à bout.

M. Campbell observa qu'aucun de ces Boschismen n'avait de nom, à l'exception du père que dans leur langage sa famille appelait *vieux garçon*. « J'engageai la femme, dit le missionnaire, à laver son visage qui était extrêmement sale; un signe de tête très-significatif m'annonça son aversion pour une opération semblable. Nos Hottentots me dirent alors, pour l'excuser, que les Boschismen pensaient que la malpropreté leur tenait le visage chaud. Chacun d'eux avait une queue de chacal attachée au bout d'un bâton pour s'essuyer la sueur de la face pendant les

chaleurs. Ils avaient aussi un carquois rempli de flèches empoisonnées. Ils avaient laissé la mère de la famille dans la caverne où ils avaient passé la nuit. Ils venaient de rendre une visite à un kraal éloigné, et retournaient à celui qu'ils habitaient ordinairement. Un des jeunes gens nous demanda la permission de nous accompagner pour voir les pays étrangers; il se sépara de sa famille sans lui dire adieu; j'appris ensuite qu'il avait laissé dans son kraal sa femme et un enfant. Au bout de quelques jours, il abandonna la caravane sans qu'on s'en aperçût, pendant que l'on gravissait sur une montagne. »

On voyagea pendant douze jours dans une campagne extrêmement aride, l'herbe pour le bétail et l'eau y étaient très-rares; celle d'une rivière que l'on traversa plusieurs fois, était trouble comme si l'on y eût fait dissoudre du savon, et saumâtre. Dans la saison sèche, cette rivière forme une suite d'étangs. Sans quelques ondées de pluies, le trajet de ce désert eût pu être funeste à toute la troupe. Divers indices annoncèrent le voisinage des Boschismen. On vit souvent des lions, heureusement ils n'avaient pas fait fuir tout le gibier; et l'on en trouva suffisamment pour se nourrir.

Le 31 la vue de buissons plus grands qu'à l'ordinaire, et de petits arbres qui étaient à une certaine distance, firent conjecturer que l'on ap-

prochait de l'Oranje-Revier ; effectivement on la découvrit dans l'après-midi ; les bestiaux se précipitèrent vers ses bords pour se désaltérer , ensuite ils purent paître à l'aise dans les belles prairies qu'elle baignait.

Pour trouver un gué on remonta le long de l'Oranje-Revier ; la caravane marchait dans l'ordre suivant : 1° huit Boschismen montés sur des bœufs ; 2° le chariot du bagage attelé de douze bœufs ; 3° un Boschisman sur un bœuf et le guide à cheval ; 4° le chariot de M. Campbell tiré par dix bœufs ; 5° les troupeaux de moutons et de chèvres ; 6° le troisième chariot traîné par dix bœufs ; 7° le chef et son fils sur des bœufs , et deux Anglais à cheval ; 8° des bœufs de réserve ; 9° des Hottentots armés marchant dispersés.

On suivit pendant huit jours la rive gauche du fleuve pour trouver un gué. Des Hottentots Griquas avaient été envoyés au-devant des voyageurs par les missionnaires qui demeuraient de l'autre côté à Klaar Water. Tout étant prêt le 8 à 10 heures du matin , on s'avança vers les bords de la rivière ; à deux heures après-midi , le passage était effectué. Pendant le trajet , des Griquas à cheval se tenaient de chaque côté des chariots pour maintenir les bœufs dans la bonne voie ; d'autres étendus sur des pièces de bois qu'ils manœuvraient comme s'ils eussent nagé , guidèrent la

marche des chèvres et des moutons qui traversèrent le fleuve à la nage.

Accueillis sur la rive droite du fleuve par un de leurs confrères , les missionnaires arrivèrent le 9 à Klaar Water. Cet établissement était formé depuis peu de temps dans le pays des Griquas. Il est environné de quelques groupes d'habitations épars. On voyait dans les jardins des citrouilles , des choux , des haricots , des pois , du tabac , du sorgho ; les missionnaires cultivaient des pêchers , des pruniers , des vignes ; ils avaient récolté de très-belles pommes de terre.

M. Campbell visita l'atelier du forgeron , les ouvriers travaillaient aussi bien qu'ils pouvaient ; mais n'ayant personne pour les guider , ils ne faisaient pas de bien bon ouvrage.

Le 15 on se mit en route pour Litakou ; trois jours après on arriva au pied du Mont-Luisant , qui est un objet de vénération pour tous les peuples voisins. Ils y viennent incessamment en pèlerinage , non par un motif religieux ; c'est uniquement pour s'y approvisionner d'une poudre bleue dont ils frottent leurs cheveux. Cet usage a existé de temps immémorial. Les voyageurs , accompagnés d'un Hottentot qui portait un flambeau , s'acheminèrent vers le passage souterrain qui conduit au centre de la montagne. Quelquefois ils enfonçaient jusqu'à mi-jambe dans de

la poudre de plomb noire, la voûte de la caverne resplendissait de l'éclat des rochers brillans ; de chaque côté s'ouvraient de grandes cavernes ; d'autres parties de la voûte étaient garnies de milliers de chauve-souris suspendues par les pieds. Parvenus à une centaine de pieds de l'entrée, les voyageurs trouvèrent que la grotte s'abaissait et se rétrécissait tellement qu'il n'était plus possible d'avancer de ce côté. Ils revinrent sur leurs pas, et par un autre passage s'enfoncèrent davantage dans la montagne ; au bas de la descente, ils entrèrent dans une vaste caverne, dont le sol était parsemé d'ossemens d'animaux ; quelques parties indiquaient que l'on avait fait du feu, c'étaient peut-être des hommes qui s'étaient réfugiés là pour fuir leurs ennemis, car le lieu était trop sombre et trop affreux pour que les Boschismen le choisissent pour demeure.

On entra le 21 dans le pays des Matchapins ou Betjouanas de Litakou ; plusieurs hommes que l'on rencontra, témoignèrent aux voyageurs beaucoup de plaisir de les voir. Ceux-ci supposèrent que le roi ne devait pas tarder à être instruit de leur approche, parce qu'il tient un poste avancé près la frontière qu'ils avaient passée dans la matinée. D'ailleurs tout homme qui est à la chasse ou en course, et aperçoit des étrangers, doit, sous peine de la vie, aller sur-le-champ à la

capitale pour en avertir le roi. M. Campbell observe que tous les sentiers du pays des Corannas et de celui qu'il traversait, sont étroits, parce que les habitans marchent à la file les uns des autres, comme les oies sauvages, faute de sujets de conversation.

Deux Matchapins annoncèrent le 24 aux voyageurs que Mètibi, roi de Litakou, était à la chasse avec un détachement nombreux. Peu de temps après on passa une rivière, et en montant sur un terrain élevé, on aperçut plusieurs sentiers qui se dirigeaient tous du même côté, ce qui indiquait l'approche de la ville. A trois lieues, on la vit du haut des collines.

En descendant vers la vallée où elle s'élève, on fut surpris de ne rencontrer que trois enfans, en avançant à une centaine de pas des maisons, personne ne se montra encore ; enfin, en entrant dans la principale rue, un homme parut et fit signe aux voyageurs de le suivre ; un silence si profond régnait partout où ils passèrent, que l'on aurait cru la ville abandonnée de ses habitans ; enfin, arrivés vis-à-vis de la maison du roi, ils furent conduits dans une place formée par des branchages posés les uns sur les autres ; quelques centaines d'hommes y étaient assemblés, et un certain nombre d'autres de grande taille, armés de lances, étaient rangés en bataille au nord de la

place; en un instant elle fut remplie d'hommes, de femmes, d'enfans qui affluèrent de toutes parts; il y en avait peut-être plus de mille. Tout ce monde parlait très-haut; les voyageurs se mêlèrent dans la foule; d'abord les femmes et les enfans s'enfuyaient s'ils les regardaient; peu à peu elles s'hardirent. Bientôt les voyageurs furent présentés à Monènit, oncle, et à Salakoutou, frère de Monleyhaban, dernier roi, qui se tenaient au milieu des hommes armés.

Une maison leur fut assignée pour leur cuisine; quand ils se furent retirés dans leur tente, ils eurent une conférence avec neuf des principaux personnages. Ils l'avaient demandée, malgré l'absence du roi; ils apprirent la cause du silence et de la méfiance qui les avaient frappés à leur arrivée; on supposait qu'ils étaient venus pour venger la mort du docteur Cowan et de sa suite, massacrés par les Vanketchis, peuplade habitant au nord de Litakou.

Les rapports de MM. Somerville et Truter avaient, dans le temps, inspiré au gouvernement de la colonie le projet de pousser plus loin leurs découvertes. Les Anglais ayant rendu le Cap aux Hollandais en 1803, ce plan ne fut pas exécuté; mais ils le reprirent lorsqu'ils eurent de nouveau conquis la colonie. Lord Caledon fit partir en 1808 un détachement de vingt soldats du régi-

ment du Cap, sous le commandement du docteur Cowan et du lieutenant Donovan; l'expédition emmenait aussi un habitant de Klaar-Water; elle devait pénétrer à travers le continent africain jusqu'à Mosambique. Une lettre du 21 décembre, écrite par le docteur Cowan, apprit qu'il se trouvait alors auprès de Makrakka, chef d'une peuplade au nord de Litakou. La ville où il réside est par 24° de latitude sud, le pays voisin était le plus riche et le plus beau que l'on eût vu jusqu'alors en Afrique. Le Meloppo, qui l'arrose, sortait d'un vaste lac et coulait au nord-est. Makrakka avait fait le meilleur accueil aux voyageurs, et leur avait même donné son frère pour leur servir de guide jusqu'à la tribu des Vanketchis. Cependant des bruits inquiétans s'étant répandus, lord Caledon expédia un navire à Sofala pour prendre des informations. On sut que les voyageurs étant arrivés dans les états du roi de Zaïre, situés entre Inhambanè et Sofala, il leur demanda un des chariots dans lesquels ils transportaient leur bagage; ils refusèrent; alors il les fit attaquer à l'improviste pendant la nuit, et tout le détachement fut égorgé; deux hommes seulement avaient échappé au massacre. Le gouverneur de Mosambique ayant de son côté envoyé des émissaires nègres dans le pays, ils revinrent avec les mêmes renseignements.

Dans la conférence, M. Campbell et ses compagnons s'empressèrent de détromper les Matchapins, et de les instruire du véritable objet de leur visite. M. Campbell finit par leur dire que s'ils y consentaient on leur enverrait des instituteurs qui demeureraient avec eux. Ils répondirent qu'ils ne pouvaient faire une réponse positive pendant l'absence de Mêtibi, et promirent de lui envoyer un exprès.

Cet entretien terminé, Salakoutou observa qu'il n'avait pas encore goûté du tabac; on lui en donna. Aussitôt une des femmes du roi apporta du lait, et reçut, ainsi que celles qui étaient avec elle, un peu de tabac; alors elle demanda du tabac en poudre à un compagnon de M. Campbell; mais celui-ci ayant répondu qu'il n'en prenait pas, elle répondit fort gaiment qu'il en aurait par conséquent davantage à distribuer. C'était surtout le tabac que les habitans recherchaient avec le plus d'empressement.

Mouleyhaban était mort à peu près huit mois auparavant; son fils Mêtibi lui avait succédé. Celui-ci revint le 5 juillet. Il était accompagné d'une suite nombreuse d'hommes armés de lances et de pieux garnis de plumes d'autruche. L'entrée de Mêtibi dans la ville n'occasiona pas un plus grand mouvement qu'à l'ordinaire. En traversant la place il ne fit pas la moindre attention aux

chariots, et agit comme s'il n'y avait pas d'étrangers dans sa capitale. Ensuite il s'assit en cercle avec ses gens, et Metiré, qui gouvernait en son absence, lui apprit ce qui s'était passé; Mêtibi de son côté lui raconta ce qui lui était arrivé pendant sa chasse. Au bout de dix minutes, dit M. Campbell, il ordonna qu'on nous fit approcher, et sans nous regarder, nous tendit sa main droite, que chacun de nous serra en lui disant: « Mêtibi, ô iss, » salutation usitée pour le roi. Pendant tout ce temps il ne changea pas de maintien; il paraissait pensif, dissimulé et circonspect, et ressemblait beaucoup aux portraits de Bonaparte, faits il y a une douzaine d'années. »

Mêtibi causa ensuite avec ses principaux chefs, questionna un Hottentot métis qui avait accompagné les missionnaires depuis Klaar-Water, et au bout de deux heures rentra chez lui, en disant qu'il s'entreprendrait avec eux au coucher du soleil. Cette première réception n'était ni gracieuse ni encourageante. Le soir Mêtibi revint dans la tente des missionnaires; après avoir reçu leurs présens, il écouta le discours de M. Campbell sur l'objet de leur venue à Litakou. Il rejeta le projet d'établir une mission permanente, en alléguant que ses sujets, trop occupés du soin de leurs troupeaux, des travaux de l'agriculture et d'autres ouvrages,